

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

King Lear fait le show en EHPAD

Publié le 26 janvier 2021



En enchevêtrant l'œuvre de Shakespeare aux maux d'aujourd'hui, Elsa Granat signe un spectacle baroque autant que burlesque, une œuvre dense, foudroyante, un brin déconcertante, qui en dit tant sur les temps présents, notre incapacité à évoquer la fin de vie, à la rendre digne. Une satire lucide, folle noire de notre société qui, toujours plus pressée, fait passer le capitalisme avant l'humain.

Trois sœurs, très différentes - une working girl (explosive Hélène Rencurel), une mère débordée (détonante Elsa Granat) et une cadette rêveuse (lumineuse Édith Proust) - sont réunies pour le mariage de la plus jeune, la plus sensible. Chacune à sa vie, chacune fait de son mieux pour vivre dans un monde qui va à vau l'eau, dans une société qui les presse. Pour ce jour particulier, elles sont réunies autour du patriarche (extraordinaire Laurent Huon).

Les premiers signes de neuro-dégénérescence



La fête bat son plein. Les invités chantent, dansent. Tout va pour le mieux. D'un rôle, d'un geste violent, le père change de visage. Il exige de ses filles, la plus parfaite dévotion. Pour hériter, elles n'ont d'autres choix que de lui prouver leur amour inconditionnel. Les deux aînées s'exécutent sans broncher, plongeant dans des déférences grimées, exagérées. La plus jeune, mutique, ne peut se résoudre à dire autre chose que la vérité. Bien sûr, elle a de la tendresse pour ce paternel, mais l'aime d'un amour simple, pur, filial, pas plus, pas moins. Le drame est en marche. Se prenant pour le Roi Lear, le vieil homme perd pieds, devient ingérable, tyrannique. Incapables de s'en occuper au quotidien, Goneril et Régane, noms fictionnels des premières nées du seigneur de Bretagne dans la tragédie familiale de Shakespeare, n'ont d'autre choix que de le placer en EHPAD.

De Shakespeare à aujourd'hui

Avec beaucoup d'ingéniosité, d'habileté, Elsa Granat s'empare de l'une des plus célèbres pièces du dramaturge anglais, la transpose en maison de retraite et signe une œuvre noire symptomatique des temps présents. Après avoir évoqué dans *Massacre du printemps*, la mort de ses parents, des suites de cancers, l'autrice et metteuse en scène questionne notre société sur la manière qu'elle a de gérer la grande vieillesse, les maladies dégénératives du grand âge. Dans un monde capitaliste, où le temps est accéléré, comment prendre le temps de s'occuper de nos aïeux, de leur offrir une fin de vie digne, humaine, entourés de l'amour, de la tendresse qu'ils nous ont prodigué quand nous étions enfants ?



Tragicomédie contemporaine

Creusant jusqu'à l'os le Roi Lear, le dépouillant de ses oripeaux de vieillard indigne, pour n'en garder que le strict nécessaire, la substantifique moelle, Elsa Granat ne cherche pas tant à ancrer la pièce classique dans une contemporanéité de façade, mais bien d'en réinventer les contours, lui donner une dimension actuelle, la confronter avec le monde d'aujourd'hui, ses maux, ses folies, ses incompréhensions, ses irréconciliables contradictions. Puisant dans les artifices du burlesque, du foutraque pour dire la tristesse, l'impossibilité d'affronter la mort à venir de nos parents, l'inquiétude de la perte imminente, la mauvaise conscience de ne pas faire ce qu'il faut, de ne pas pouvoir donner plus, la metteuse en scène tire la tragédie vers la farce, seule façon de faire entendre l'insupportable vérité, nos sociétés contemporaines, nos vies modernes, ont rongé peu à peu l'espace dévolu aux vieux, aux liens intergénérationnels, tout simplement à l'humain.

Troublante Catharsis

Porté par des comédiens vibrants habités - Laurent Huon et Bernadette Le Saché, doyens de la troupe, en tête -, King Lear Syndrome ou les Mal élevés est un portrait lucide du monde d'aujourd'hui. Tour à tour épurée, hystérisante, troublante de vérité sur la dégradation du système de santé, la mise en scène d'Elsa Granat sonne juste, frappe là où cela fait mal. Si le texte mérite quelques coupes, quelques resserrements pour en dynamiser le rythme, éviter quelques trous d'air, la fable décapante, shakespearienne, est bien là, crue, brute, saisissante. Du beau théâtre, comme on l'aime, artisanal et vital !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Crédit photos © Simon Gosselin